

## CHAPITRE I : CONDITIONS PRÉALABLES ET CONTEXTES HISTORIQUES

### Préambule : *Il était une fois... l'argile du cosmos*

« Quand la superficie de ce monde commença à se refroidir, un précurseur arriva et choisit le modèle de processus qui devrait s'autogérer. Rien ne lui parut plus intéressant que de projeter une matrice de "n" possibilités évolutives divergentes. Alors, il créa les conditions de la vie. Avec le temps, les contours jaunâtres de l'atmosphère primitive virèrent au bleu et les boucliers protecteurs commencèrent à fonctionner à des niveaux acceptables.

Plus tard, le visiteur observa les comportements des diverses espèces. Certaines avancèrent vers les terres fermes et commencèrent à s'accommoder timidement à celles-ci, d'autres retournèrent à la mer. De nombreux avortons de milieux différents succombèrent ou poursuivirent leurs transformations déjà amorcées. Le hasard fut respecté jusqu'à ce que finalement se dresse une créature de dimensions animales moyennes, parfaitement capable d'apprendre, apte à transférer l'information et à emmagasiner la mémoire hors de son circuit immédiat.

Ce nouveau monstre avait suivi un des schémas évolutifs adaptés à la planète bleue : une paire de bras, une paire d'yeux, un cerveau divisé en deux hémisphères. En lui, tout était symétrique de façon élémentaire, aussi bien les pensées que les sentiments et les actions qui avaient été codifiés sur la base de son système chimique et nerveux. L'amplification de son horizon temporel et la formation des couches de registres de son espace interne prendraient encore quelque temps. Dans la situation où il se trouvait, il pouvait rarement différer les réponses ou reconnaître les différences entre la perception, le rêve et l'hallucination. Son attention était irrégulière et, bien entendu, il ne pouvait réfléchir à ses propres actes, faute d'être en mesure de capter la nature profonde des objets avec lesquels il était en relation. Sa propre action était vue en référence à des objets éloignés d'un point de vue tactile et, tant qu'il continuerait de se considérer comme un simple reflet du monde externe, il ne pourrait laisser le passage à son intention profonde, capable de transformer son propre esprit.

C'est en attrapant et en fuyant qu'il avait modelé ses premiers sentiments ; ceux-ci s'exprimaient par attirance et rejet, modifiant très lentement cette bipolarité maladroite et symétrique, ébauchée déjà chez les proto-espèces. Sa conduite était alors trop prévisible, mais viendrait le moment où, en s'autotransformant, il produirait un saut vers l'indétermination et le hasard.

Ainsi, le visiteur espérait une nouvelle naissance de cette espèce en qui il avait reconnu la peur de la mort et le vertige de la furie destructrice. Il avait été témoin du vécu de ces êtres qui vibraient sous l'hallucination de l'amour, qui s'angoissaient face à la solitude du vide de l'univers, qui imaginaient leur futur, luttèrent pour déchiffrer les traces du commencement qui les avait vus naître. À un moment donné, cette espèce, faite de l'argile du cosmos, se mettrait en marche pour découvrir ses origines et le ferait en passant par des chemins imprévisibles ».

Silo, *Le jour du lion ailé*, p. 96

### La reconnaissance du feu

« L'homme du Paléolithique inférieur est peut-être resté couché sur sa corniche pendant un demi-million d'années, et ce n'est, jusque-là, qu'une fraction de la durée de l'existence de l'homme en tant qu'homme. L'homme du Paléolithique inférieur a dû se remettre après le tour de force que ses ancêtres pré-humains avaient accompli en devenant humains. Car ce ne fut pas seulement le plus ancien exploit de l'humanité, mais aussi une prouesse plus grande et plus difficile que toutes celles que l'humanité a accomplies depuis lors ».

(Toynbee, 1996, p. 114)

Il y a environ un million d'années, l'hominidé, pour la première fois, désobéit radicalement aux diktats de la Nature et s'oppose à son instinct de conservation en s'avançant vers le feu au lieu de le fuir comme le font tous les animaux. Par cet acte un peu moins prévisible qu'à l'accoutumée, il transcende son animalité et fait naître son humanité. Une expérience déterminante pour le processus évolutif !

Les chercheurs ne partagent pas tous le même avis concernant le moment de l'apparition du phénomène humain. Pour notre part, nous rejoignons Catherine Perlès : « *L'homme apparaît avec le feu [...] le feu pouvant être envisagé comme « critère » et comme « facteur » de l'homínisation [...] la possession du feu est un fait essentiellement, exclusivement humain* ».

(Perlès, 1977, p. 156)

Bien évidemment, le passage de l'animal à l'humain représente un long processus évolutif d'accumulation d'actes, d'expériences et d'apprentissages – pour ne citer que les exemples les plus classiques : la bipédie, la taille de la pierre, la fabrication d'outils pour fabriquer d'autres outils – ; processus durant lequel la conscience se prépare à faire un saut. Mais c'est avec le changement de comportement face au feu que l'hominidé produira une véritable rupture irréversible avec ses conditions d'origine.

Que s'est-il donc passé à ce moment-là ? Ce changement de conduite indique un changement de relation entre l'hominidé et le feu, ou plus exactement un changement de relation de l'hominidé avec lui-même, avec sa propre conscience.

Le feu en tant que perception existait déjà pour l'hominidé : le feu existait dans la nature, provenant des volcans, des feux de forêt, etc. Mais il semble qu'à un moment donné, il se soit produit un changement dans la « signification » de ce phénomène perçu. Comme si l'impulsion sensorielle du feu qui le pénétrait n'était plus enregistrée et structurée de la même façon qu'avant, ou pas depuis le même endroit (la même profondeur) qu'avant ; comme si « quelque chose » avait perturbé son circuit mental pour le réorganiser d'une autre façon ; comme s'il y avait eu, d'un côté, une représentation ancienne gravée en mémoire depuis des millions d'années et associée à danger-peur-fuite et, d'un autre côté, l'émergence d'une représentation nouvelle associée à curiosité-fascination-avancée.

Qui est donc cet être lumineux et mystérieux qui bouge, se déplace, siffle, émet des odeurs, mange et dévore, dort et se réveille, comme tous les autres êtres vivants et qui est pourtant si différent ?

Homo ne sait que faire avec cette tension dans deux directions opposées. De cette « contradiction émotive » – car c'est le plexus émotive qui a dû s'activer à ce moment-là – semble être née la « liberté de choix » et, pour la première fois, Homo en profitera pour donner une réponse moins déterminée qu'à l'accoutumée : il choisit, en cet instant, le futur au détriment du passé, le neuf au détriment du vieux, l'imagination au détriment de la mémoire. Mais d'où venaient donc cette nouvelle liberté, ce courage, cette curiosité, cette intuition, cette inspiration, cette ouverture de sa conscience ? D'où cela lui venait-il, puisqu'à ce moment-là, il ne pouvait pas encore imaginer tous les bienfaits que le feu allait lui apporter ? Il ne pouvait pas savoir qu'en risquant sa vie, il allait gagner le moyen de survivre et de se développer.

À moins qu'une Force irrésistible l'ait traversé, frappant et illuminant sa conscience encore obscure, de la même façon que la foudre descendait du ciel pour frapper et enflammer cet arbre dressé devant lui...

À moins qu'il ait « reconnu » cette flamme, cette énergie, cette chaleur, cette lumière, cette forme de vie à l'intérieur de lui-même, bien qu'elle se présentât au-dehors de lui...

À moins que l'Intentionnalité évolutive ait fait irruption pour unir un feu intérieur avec un feu extérieur...

À moins qu'il ait entendu dans le crépitement de ce feu extérieur l'appel intérieur d'un Dessein et que, en le suivant, il ait transcendé sa condition animale...

L'expérience du feu a-t-elle été un phénomène concomitant ? Selon Catherine Perlès (*op. cit.*), il n'est pas prouvé que le phénomène de la découverte du feu ait été simultané. L'usage du feu est attesté à la même période dans des endroits très éloignés entre eux. Pourtant, dans des régions voisines et communiquant entre elles, on n'a pas retrouvé nécessairement à la même époque des traces d'usage du feu. Que peut-on déduire de ces constats ? On peut considérer le phénomène comme une concomitance dans la mesure où l'écart de quelques centaines de milliers d'années n'est pas si significatif à une époque où les étapes se mesurent en millions d'années (par exemple quatre millions d'années séparent l'Australopithèque de l'*Homo habilis*). En revanche, si l'on considère que toutes les espèces (ou tous les groupes d'une même espèce) n'ont pas découvert le feu en même temps, cela rend compte simplement du fait que l'expérience intérieure du feu – en tant que « reconnaissance du sacré en soi et autour de soi » – ne s'est pas produite en même temps pour tous. Quoi qu'il en soit, cela était l'hypothèse que l'« expérience transcendantale » ait pu être à l'origine de cet acte et que, sans cette expérience, l'image du feu n'ait pas pu opérer de la même façon dans la conscience du « voisin ». En outre, cela ne s'oppose pas au fait que, par la suite, une fois le nouveau « paysage » installé, le phénomène ait été contagieux et partagé, mobilisant les corps (les réponses motrices) dans une même direction.

Le feu devient désormais indispensable à la vie, mais le problème est qu'il n'est pas garanti tant que sa conservation et surtout sa production ne sont pas résolues définitivement. S'ensuit alors un très long processus, de plusieurs centaines de milliers d'années, d'apprentissage et d'évolution.

En effet, « dehors » commence l'usage du feu et « dedans » commence le travail de l'intentionnalité qui donnera lieu aux réponses différées.

Dehors, on apprend à conserver le feu et, dedans, on mémorise les techniques et les procédés utilisés, ce qui donnera lieu à la transmission des données par le langage et plus tard à la mémoire disséminée.

Dehors, le feu devient le centre de gravité physique (centre du campement, centre autour duquel se formera le « cercle » de la tribu) et dedans se développent les centres de réponse émotif et intellectuel, de même que se consolide un « centre de gravité interne » : le niveau de conscience de veille.

Dehors, le temps s'allonge grâce à la lumière artificielle du feu qui prolongera le jour ainsi que l'espérance de vie (le feu protège des animaux sauvages et du froid, il favorise aussi le développement des outils grâce auxquels la chasse devient plus efficace et permet un plus grand choix de nourriture) et dedans s'allonge l'horizon temporel (la notion du passé et du futur).

Dehors, la production du feu est définitivement acquise, produisant une nouvelle libération par rapport à la nature et dedans, cela produit peut-être le soupçon que la vie pourrait continuer ou renaître après la mort, de la même façon que ce feu « externe » pouvait être réanimé une fois éteint. Il semble d'ailleurs que la maîtrise définitive de la production du feu et les premières sépultures aient été des phénomènes synchrones (il y a 150 000 ans environ). C'est aussi à cette période que naît *Homo sapiens* ou l'homme moderne.

Dehors, le feu lui permettra d'explorer de nouveaux espaces du monde externe, telles les grottes obscures, et dedans il lui permettra l'exploration de nouveaux espaces internes, plus profonds, plus inspirés, sacrés.

Ainsi, l'être humain naît d'une expérience avec le « profond de lui-même », d'une inspiration qui deviendra une aspiration : un Dessin qui le dépasse et qui le pousse à se dépasser dans une direction transcendantale.

À l'instinct de survie s'ajoutera une intention de survie, une aspiration de vie, puis de continuité de vie, de transcendance, d'immortalité. Un « dessin » et une « direction »

désormais imprimés dans la mémoire de cet être historique dont le mode d'action sociale transforme sa propre nature.

**La rencontre Sapiens-Neandertal :  
surgissement d'une nouvelle spiritualité et d'un nouvel art sacré**

*« La période de beaucoup la plus longue dans l'histoire de l'humanité a été jusqu'ici le Paléolithique inférieur. Celui-ci peut avoir duré cinq cent mille ans à compter du moment où nos ancêtres sont devenus manifestement humains. Par comparaison, le Paléolithique supérieur, qui a commencé voici 30 000 ans peut-être, a été de courte durée : pourtant sa durée a été longue dans les termes de l'échelle temporelle des civilisations, et plus longue encore sur l'échelle temporelle des religions supérieures ».*

(Toynbee, *op. cit.*, p. 58)

En Europe, le Paléolithique supérieur se situe entre 40 000 et 12 000 BP et correspond à la fin de la dernière période glaciaire. Cette période est caractérisée par :

1. L'arrivée en Europe d'Homo Sapiens Sapiens venu d'Afrique en plusieurs vagues successives, via le détroit de Gibraltar et l'Orient, profitant probablement d'une amélioration temporaire du climat pour s'installer sur ce continent.
2. Le développement de nouvelles techniques et technologies (débitage laminaire, industrie osseuse, propulseur, ...).
3. L'explosion de l'art paléolithique, avec notamment les grottes ornées et les figurines féminines appelées Vénus paléolithiques.

Au fil du temps, Homo Sapiens Sapiens développe sa technologie partout dans le monde. Cependant, c'est principalement sur l'extrémité du continent qui correspond aujourd'hui à l'Europe qu'il développera, à cette époque, son art pictural et sculptural à propos duquel de plus en plus de chercheurs pensent qu'il s'agit d'un art « sacré ». Nous ne sommes pas en train de dire que l'art « profane » (décoratif) n'a pas existé ailleurs, ni que l'art sacré – en tant qu'expression d'une spiritualité ou d'un sentiment religieux – ne s'est pas manifesté sous une forme rudimentaire avant cette période et/ou dans d'autres zones géographiques de la même période, mais c'est uniquement sur

Figure 1 – Carte de répartition des sites ayant livré des restes osseux de Néandertaliens.  
© Wikimedia Commons



ce continent que l'on a retrouvé cette quantité et cette qualité de productions artistiques systématisées.

Or, cet art surgit là où Homo Sapiens Sapiens cohabite avec l'homme de Neandertal, c'est-à-dire dans une région s'étendant de l'Atlantique à l'Oural (et même un peu en Asie centrale) et surtout, au moment même où Neandertal disparaît : il y a 30 000 ans !

En effet, le phénomène néandertalien est un fait essentiellement européen, même si on le retrouve aussi, en plus faible proportion, en Asie centrale et au Proche-Orient (fig. 1).

Les principaux sites connus sont : en France (La Chapelle-aux-Saints, La Ferrassie, Le Moustier, Saint-Césaire, La Quina, L'Hortus), Espagne (Gibraltar, Zafarraya), Belgique (Spy, la Naulette), Allemagne (Neandertal, Ehringsdorf), Italie (Monte Circeo, Saccopastore), Croatie (Krapina, Vindija), Ukraine (Kiik-Koba), Ouzbékistan (Teshik-Tash), Monts de l'Altai en Sibérie méridionale (Okladnikov), Irak (Shanidar), Syrie (Dederiyeh), Israël (Amud, Tabun, Kébara)... (Jaubert, 1999 ; Vandermeersch & Maureille, 2007). Au Proche et au Moyen-Orient, la présence des Néandertaliens est controversée par bon nombre de spécialistes pour qui les fossiles retrouvés représentent plutôt les populations d'Homo sapiens archaïques locales (Maureille, 2008).

Sapiens, l'« Homme moderne », et ses œuvres artistiques occuperont la même aire géographique (fig. 2 et 3).

Quant à la disparition de Neandertal, les vestiges les plus récents proviennent des zones montagneuses méditerranéennes : en France (Saint-Césaire, 32 000 BP), en Espagne (Zafarraya, 30 000 BP), en Croatie (Vindija, 32 000 ans BP), dans le Nord-Ouest du Caucase (Mezmaiskaya, 29 000 BP).

Or, les plus anciennes grottes ornées découvertes à ce jour datent d'environ 31 000 BP (à titre d'exemple, les grottes de Chauvet en Ardèche et d'Arcy-sur-Cure dans l'Yonne, France), tandis que les plus anciennes Vénus datent d'environ 34 000 – 28 000 BP (par exemple la Vénus de Hohle Fels, la Roche creuse dans la vallée de l'Ach en Allemagne).

Nous ne croyons pas que la simultanéité entre le surgissement de l'art et l'extinction de Neandertal soit le fruit du hasard, car il est attesté que les deux espèces se sont côtoyées pendant des millénaires, du moins en Europe. Jusqu'en 2010, la théorie officielle voulait que chaque espèce soit restée de son côté, en évitant l'autre. Mais de plus en plus de scientifiques affirment le contraire, et certains d'entre eux défendent même la théorie du métissage au début de leur rencontre (Maureille op.cit.). Parmi les plus grands défenseurs de l'hybridation, citons le Professeur David Reich, (Université Harvard à Cambridge, États-Unis) et le généticien Svante Pääbo (Institut Max-Planck, à Leipzig, Allemagne). Ce dernier affirme avoir démontré que 1 à 4 % de notre génome provient de l'Homme de Neandertal (Reich *et al.*, 2010 ; Green *et al.*, 2010). En outre, la persistance des traits morphologiques néandertaliens sur plusieurs crânes gravettiens en Moravie (R. Tchéque) tend à montrer que l'hypothèse d'un métissage entre Neandertal et Sapiens n'est pas à écarter (Otte *et al.*, 2009 ; Simonet, 2012).

Homo Sapiens Sapiens européen a donc cohabité pendant près de 10 000 ans avec l'homme de Neandertal et a assisté à la disparition progressive de ce dernier. Les hypothèses concernant cette extinction sont des plus diverses, mais aucune d'elles n'a pu être prouvée jusqu'à présent (Maureille, 2008). Ce n'est pas ici le lieu de débattre à propos de ces hypothèses, cependant nous allons nous attarder sur celle qui nous semble la plus invraisemblable : l'extermination de Neandertal par un « Sapiens colonisateur ».

On peut imaginer, bien évidemment, que la cohabitation Sapiens-Neandertal n'a pas été idyllique et que quelques affrontements inter-espèces ont dû avoir lieu, comme cela devait également se produire entre différents clans intra-espèces. Mais en conclure à un génocide est non seulement disproportionné, mais dénote aussi la projection d'un regard actuel sur le passé. En effet, s'il est vrai que les hommes modernes en arrivant sur le continent européen possédaient des armes plus avancées, on ne voit pas bien pour

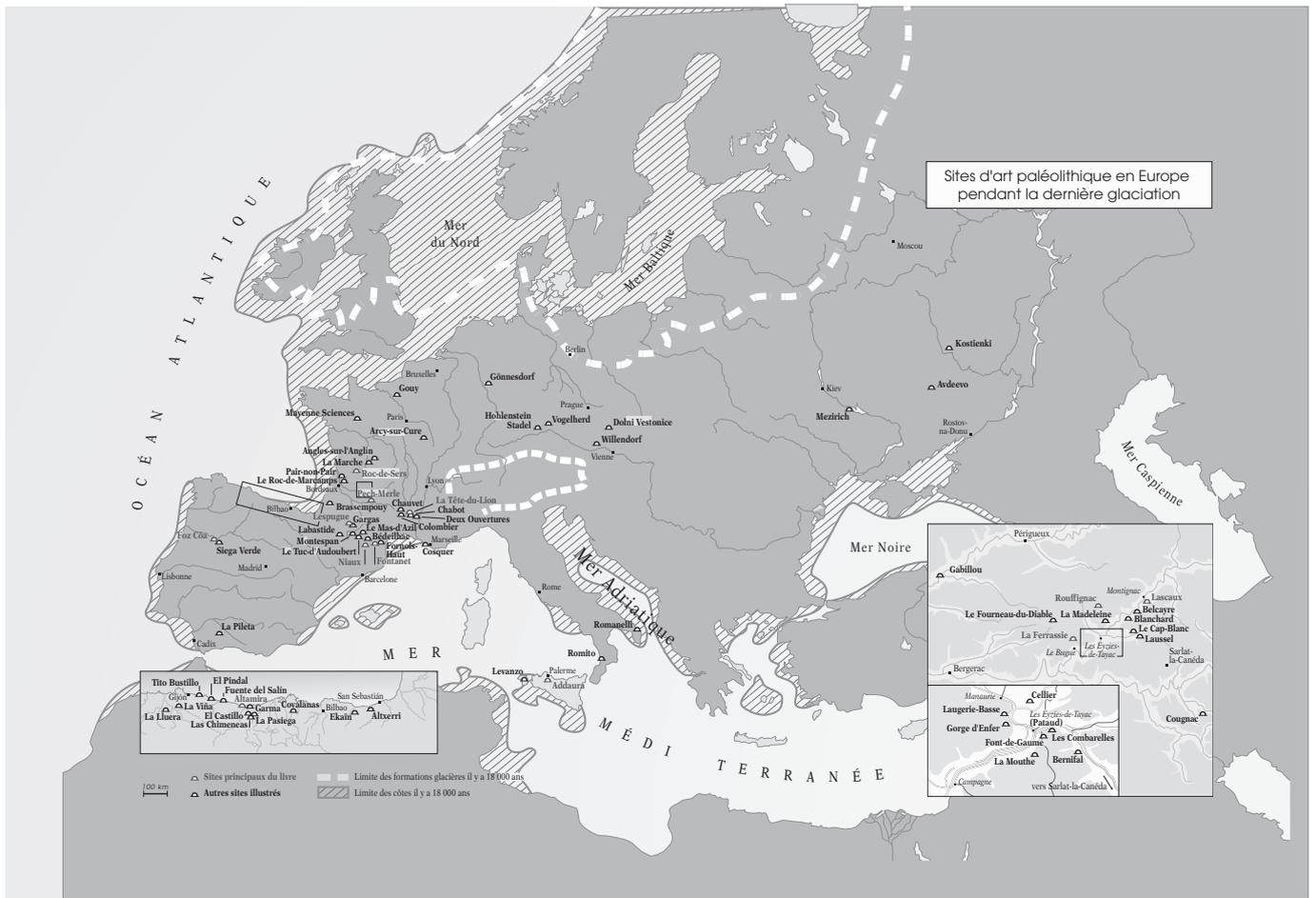
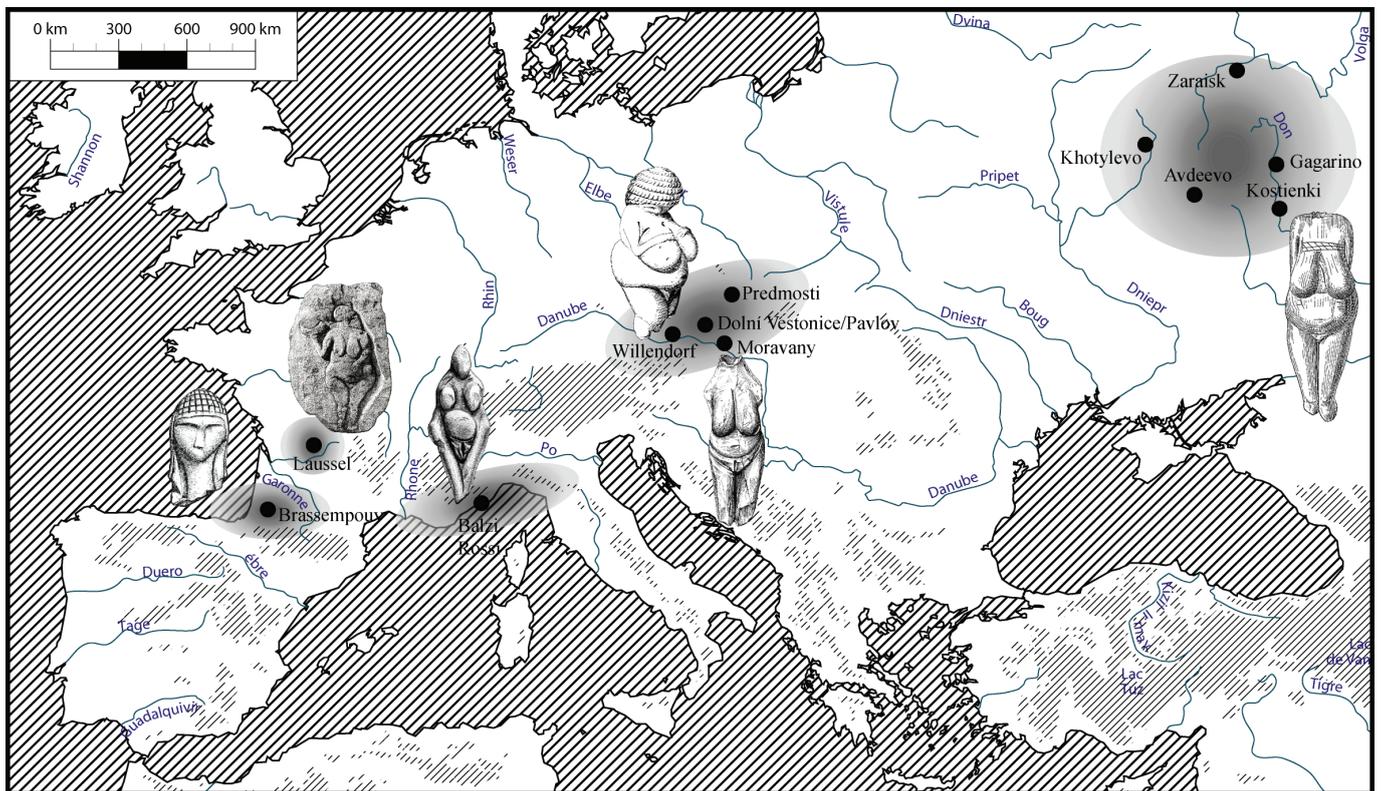


Figure 2 – Carte de répartition des grottes ornées. D'après Vialou, 1998, ©Éditions Scala

Figure 3 – Principaux sites gravettiens à statuettes féminines multiples (Carte : A. Simonet)



quelle raison ces derniers auraient eu besoin de décimer les autochtones : la « guerre du feu » n'avait plus lieu d'être (les deux espèces produisaient le feu) et il y avait assez de faune pour tous (proportionnellement à la faible densité de population).

En réalité, les études montrent non seulement une tendance vers le métissage mais aussi une absence de violence systématique.

À titre d'exemple, Bruno Maureille affirme que « [...] sur les centaines de spécimens connus pour la lignée néandertalienne on ne connaît que deux sujets (Shanidar 3 et Saint-Césaire 1) qui montrent des blessures ayant laissé des traces sur le squelette [...] probablement d'origine humaine [...]. Notons que les fractures ont été consolidées, les individus ont donc survécu » (*op. cit.*, p. 38).

Gilles Delluc, à son tour, confirme lors de sa conférence à l'Académie nationale de Médecine (2010, Paris) que les lésions identifiées sur les squelettes néandertaliens n'indiquent en aucun cas des causes de décès dues à des actes de violence ou d'agression par une tierce personne.

Selon Dominique Henry-Gambier, la paléo-pathologie des squelettes gravettiens étudiés, donc des hommes modernes cette fois-ci, ne révèle pas non plus de séquelles (blessures, armatures fichées dans l'os...) qui laisseraient supposer des comportements violents fréquents ou des décès suite à des conflits armés (Henry-Gambier, 2008). Par ailleurs, elle rappelle que « [...] les traces les plus anciennes de blessures par arme, attestées par un projectile fiché dans l'os, ne remontent pas au-delà de l'Épipaléolithique (11-10 000 BP) » (*op. cit.*, p. 399-439).

Enfin, dans les milliers de représentations visuelles transmises à la postérité par Sapiens européen, il n'y a aucune scène faisant allusion à une quelconque violence ou lutte entre hommes.

Notre intention n'est pas de perpétuer le « mythe du Bon Sauvage » et/ou de dresser le portrait idéalisé d'un Sapiens paléolithique non violent, cependant nous pensons que, hormis les arguments cités au préalable, un art pariétal et sculptural de toute évidence harmonieux, serein et pacifique n'a pu surgir d'une conscience meurtrie et agressive. Tout au contraire, nous pensons que l'art de l'homme moderne européen est précisément l'expression d'une spiritualité née comme réponse à une puissante nécessité de vie et d'immortalité.

Justement, en ce qui concerne l'art de Sapiens européen, les études et les analyses foisonnent à son sujet, mais en règle générale, l'intérêt des chercheurs ne semble pas porté sur son surgissement. Nous n'avons pas trouvé, non plus, d'études qui établissent un rapprochement entre ces deux faits pourtant synchrones (l'apparition de l'art et la disparition de Neandertal), excepté le récent ouvrage de Marcel Otte, qui suggère que l'art naît de la rencontre entre Neandertal et l'homme moderne, comme un phénomène de différenciation d'identité culturelle (Otte, 2012).

Pour nous, cet art pourrait bien être l'expression de l'émergence d'une nouvelle spiritualité et, selon notre hypothèse, cette spiritualité naît dans un contexte bien précis : celui d'une crise existentielle.

En effet, n'est-il pas probable qu'en étant témoin de l'extinction progressive de Neandertal – peu importe la ou les raisons de cette extinction, excepté celle que nous venons de rejeter –, Homo sapiens vive une crise existentielle aussi importante que Neandertal lui-même ?

Certes, la production du feu avait assuré dans une certaine mesure sa survie en tant qu'individu et groupe, mais qu'en était-il de sa continuité ? Si Neandertal pouvait disparaître alors qu'il maîtrisait le feu tout comme lui, qu'il possédait une excellente adaptation physique au milieu, alors Sapiens, lui aussi, pourrait disparaître, et ce, d'autant plus que le taux de mortalité infantile était très élevé. En effet, tous les auteurs convergent à ce sujet, même s'ils ne peuvent évidemment fournir des statistiques fiables,

étant donné le nombre restreint d'inhumés retrouvés et les calculs démographiques trop variables, notamment pour cette période de cohabitation qui nous intéresse (entre 40 000 et 30 000 BP). Ce qui semble plus certain est que la population du Paléolithique supérieur ait connu une croissance démographique progressive mais très lente, culminant au Magdalénien supérieur avec environ 24 000 personnes réparties sur 675 sites, si l'on se fie aux calculs de J.G. Rozoy (1992). Mais Sapiens d'alors ne pouvait avoir cette vision globale et encore moins une vision de processus ; il percevait la multiplication et la continuité de la vie à travers le nombre des naissances dans sa propre tribu (ou dans les tribus voisines), qui dans le cas des Néandertaliens diminuait à vue d'œil et dans le cas des siens n'augmentait pas de façon rassurante.

L'hypothèse d'une forte crise existentielle de Sapiens assistant à l'extinction de Neandertal n'est d'ailleurs pas invalidée par les autres explications proposées – toutes plus crédibles que celles du génocide –, notamment les épidémies (les Néandertaliens n'étant pas immunisés contre les microbes importés par les hommes modernes). Notre hypothèse serait également valable si un métissage conséquent et prolongé entre les deux espèces venait à être démontré définitivement. En effet, même si la disparition des Néandertaliens s'expliquerait alors par leur « assimilation » (diminution progressive de leurs caractères génétiques), le fait reste qu'ils disparaissent « perceptuellement » aux yeux des Sapiens qui ignoraient la loi de la reproduction et de la génétique. Toutefois, l'hypothèse du métissage pourrait s'avérer significative sur un autre plan : la « mixité de la diversité » pourrait avoir contribué, de façon additionnelle, à générer le neuf.

Par ailleurs, la naissance du neuf n'est en général que le point culminant de la fin d'une étape d'un processus d'accumulation. Ce processus est cependant sujet à des rythmes et à des cycles, il n'est pas linéaire, et l'accumulation n'est pas une évolution simplement mécanique : elle doit être intentionnée et soutenue dans le temps. Cela requiert, en outre, de l'énergie physique et psychique ainsi que du temps. Or, il semble que les Sapiens ont joui de ces conditions : la maîtrise de la production du feu et les multiples bénéfices qui en découlent (la « guerre du feu » peut cesser, les animaux ne représentent plus un danger permanent, le temps se prolonge grâce à la lumière du feu...), le progrès technologique de la chasse, l'abondance de gibier par rapport à la faible densité de population.

Cependant, il semblerait que dans tout « saut évolutif » on retrouve un facteur supplémentaire, un facteur « déclencheur » : une forte déstabilisation et/ou une grande nécessité de fond, une nécessité vitale.

Nous ne savons pas quelle fut la réponse de Neandertal face à sa propre disparition, car il n'a laissé d'autres témoignages que quelques sépultures. Les inhumations peuvent répondre à l'aspiration de conserver les traces de son existence, mais il est évident que l'enterrement des morts a eu une signification supplémentaire : l'espoir ou l'intuition que tout ne se termine pas avec la mort physique. Cependant, Neandertal ne nous a pas laissé de vestiges témoignant d'une expérience transcendante « immédiate ».

Quant à Sapiens Sapiens, ce « nouvel homme » donnera à son propre questionnement existentiel une réponse spirituelle plus poussée : celle de vouloir transcender ses limites apparentes, dont la plus souffrante est la limitation de la vie par la mort, appelée à juste titre « finitude ». Ainsi, il désobéira, une fois de plus, aux déterminismes, cherchant désormais l'Expérience. Et il cherchera également à laisser des traces matérielles du monde immatériel qu'il découvrira, afin que les productions tangibles puissent défier le temps et perdurer dans la mémoire pour toujours.

En effet, depuis *Homo erectus*, l'homme est un nomade, un voyageur, un explorateur qui a quitté son milieu d'origine pour s'aventurer sur des terres lointaines et inconnues. Dorénavant, Sapiens européen semble pratiquer aussi le « nomadisme intérieur » : il internalisera en quelque sorte sa tendance nomade pour explorer les zones plus lointaines et plus profondes de son espace interne.

Par moments, lorsqu'une Nécessité vitale s'impose aux êtres humains d'une région ou d'une époque, elle génère une grande « clameur ».

Alors, le Dessin émerge des Profondeurs et susurre à l'oreille de l'homme : « N'imagine pas que tu es enchaîné à ce temps et à cet espace ».

Alors, l'homme chevauche la Direction transcendante qui le conduit dans son intériorité profonde... et, il a le registre que ces espaces et ces temps sont au-delà de son espace-temps habituel, au-delà de sa mort.

Alors, l'homme capte des « signaux » qu'il va traduire en mythes ; mythes qui génèrent une spiritualité (ou une mystique, ou une religion) donnant lieu à une culture qui, à son tour, donnera identité à une région, comme par exemple à l'Europe du Paléolithique supérieur.

**Question à Silo :** *Comment peut-on expliquer que les mythes-racines, qui ont donné naissance à tant de civilisations importantes, trouvent leur origine chez des peuples « primitifs » ?*

**Réponse :** *Les peuples sont considérés primitifs ou non selon leur niveau d'organisation sociale et, en ce sens, il existe toute une panoplie de peuples, depuis les troglodytes jusqu'aux peuples ayant un niveau de développement comme celui d'aujourd'hui ; mais, quant au développement de leur fonctionnement interne, les troglodytes sont très semblables aux contemporains [...]. Les signaux qui sont à l'origine du mythe proviennent de l'équipement avec lequel naît l'être humain et ils peuvent être traduits de manières très diverses. Mais encore s'agit-il de les écouter et de les traduire. Ces signaux existent dans l'équipement de tous les êtres humains. Écouter ou ne pas écouter ces signaux, c'est ce qui fait la différence [...]. Ce qui se produit en réalité, c'est qu'à chaque époque l'être humain traduit ces signaux provenant de ces autres espaces-temps. Il peut les traduire de différentes manières, sous forme de dieux, de déesses, de plusieurs dieux, d'un seul dieu, ou encore sans dieu [...].*

**Question à Silo :** *Qu'est-ce qui détermine la traduction de ces signaux ?*

**Réponse :** *Les conditionnements de la perception. La structure de la perception dépend du monde que tu vois à l'extérieur de la peau, le monde de l'espace-temps du moi. Ne te trompe pas en croyant que tes images, tes pensées, tes émotions, tes registres sont d'un autre monde. Les images qui sont dans ta mémoire sont des images du monde de dehors, les registres que tu expérimentes dans ta cénesthésie sont des registres de ton interaction avec ce monde, les émotions sont des émotions de ton interaction avec ce monde. Les pensées sont des pensées ayant ce monde pour base. Il n'y a pas de perception des espaces-temps du monde interne profond, du monde qui transcende celui-ci [...].*

**Question à Silo :** *Comment se traduisent les signaux qui sont à l'origine du mythe ?*

**Réponse :** *Si tu ne te places pas dans cet autre monde, tu ne peux pas traduire ces signaux. L'expérience qu'il y a quelque chose au-delà de la perception est nécessaire. Il faut se placer dans un espace interne différent de celui de la perception habituelle pour reconnaître le sens de ces signaux internes, et pour que le mythe puisse être traduit en soi-même. Voilà à quoi servent les expériences inspiratrices : de pont de liaison entre les mondes. Si tu te places dans ce monde, tu reconnaîtras les signaux de ce monde à travers ses traductions.*

(Notes d'une conversation entre Enrique Nassar et Silo, Mendoza, Argentine, 26 Novembre 2006, matériel inédit)

## Conclusion

Cet art exceptionnel et unique au monde n'a pas surgi du jour au lendemain. Plusieurs facteurs ont généré les conditions nécessaires pour que ce phénomène puisse se produire :

- Un long processus d'accumulation d'expérimentations et d'expériences chaque fois plus conscientes et intentionnelles, amorcé depuis la naissance même de l'homme ; deux moments clé : l'appropriation, puis la production du feu ; moments que nous identifions comme des « sauts évolutifs » et que nous interprétons comme des expériences de contact avec le Dessein majeur, une intentionnalité évolutive et transcendante.
- Une forte crise existentielle accentuée et/ou provoquée par la disparition progressive de Neandertal dont Sapiens est témoin pendant des millénaires ; ce qui l'amène à prendre conscience de sa propre condition précaire en tant qu'espèce et déclenche une profonde clameur pour la vie et sa continuité. La faible croissance des populations d'alors ne fait que renforcer cette nécessité vitale et cette quête de transcendance biologique, sociale et spirituelle.
- Un style de vie, compris au sens large, qui permet et favorise la quête, l'expérimentation, la pratique spirituelle et son expression artistique. Autrement dit, des activités « symboliques » qui ne répondent pas aux besoins de survie immédiate mais à des nécessités de fond liées au Sens. Ce style de vie est caractérisé par un gain de temps et d'énergie physique et psychique : moins de conflits entre groupes (le feu maîtrisé par tous), des techniques de chasse plus efficaces (invention de l'arc), un gibier abondant (faible densité de population, chasse sélective), etc. Il est même possible que le métissage entre espèces et sous-espèces ait contribué à un « enrichissement » ou à une « rénovation » génétique, favorisant le neuf.
- L'« irruption » accidentelle ou recherchée du Plan transcendant, apportant des expériences qui, à leur tour, peuvent produire un « saut » qualitatif dans l'évolution de la conscience ; phénomène qui devrait alors s'exprimer sous une forme ou une autre dans le monde et pouvoir être vérifié, notamment dans l'art.